

Le langage voyageur

Elle se réjouissait, l'été approchait et son père, un jour, très solennel, l'avait annoncé à la famille, cet été on irait en Suisse découvrir notre pays. « Notre pays », cela résonnait comme le paradis, lieu de délices, de miel et de chocolat, havre de paix, de calme. Et puis il y avait des montagnes; elle en avait vu en photo, mais là ce serait pour de vrai.

Enfin le jour du départ arriva, le grand jour. Tout était prêt, la voiture bondée. Sa mère, au bord de l'hystérie, hurlait et s'agitait, « n'oubliez rien, fermez tout, n'oubliez pas, fermez tout » répétait-elle sans cesse.

On la casa au fond de la voiture, derrière son père, entre le carton à chapeaux et celui des livres. Il faisait à Rome ce jour-là, une chaleur torride; l'air était immobile, il semblait opaque, et même les mouches avaient du mal à se déplacer; pourtant la rue, la Via Panama était grouillante de monde, bras nus, jambes nues, et des Ciao, Ciao comme un gazouillis d'oiseaux, animaient la marche ondulante de la foule. Le voyage fut long, pénible; elle était toujours malade en voiture et sa mère avait beau utiliser tous les trucs connus, assiette alterné avec le persil sur le ventre, respirer du thym, mâcher un clou de girofle, rien à faire, elle avait toujours la nausée.

Après une dizaine d'heures on arriva finalement à la frontière, la frontière helvétique comme disait son père, pourquoi? Elle n'osait le demander, pourquoi disait-on les Suisses et la frontière helvétique? Elle était sûre qu'elle aurait dû le savoir, on lui avait bien dit qu'elle était suisse mais... on disait l'Italie et la frontière italienne!

Les douaniers demandèrent nos papiers, vidèrent la voiture de fond en comble et puis, nous saluant, nous adressèrent un cérémonieux « Adieu, bon voyage ». Adieu, ce mot se mit à résonner en elle, adieu, pourquoi? Est-ce qu'on ne voyait les douaniers qu'une fois et puis plus jamais jusqu'au paradis? Au jugement dernier?

La route n'arrêtait pas de s'enrouler en lacets toujours plus sinueux; elle était de plus en plus mal, il n'y avait plus de sacs à disposition, elle ravalait comme elle pouvait tout ce que son corps expulsait dans sa bouche; jamais elle n'oserait demander qu'on s'arrête.

Sa mère alors, pour égayer l'atmosphère, commença une histoire: « Les enfants, vous arrivez pour la première fois dans le pays de votre père, je vais vous raconter ma propre arrivée. C'était en juin 40, l'exode, la guerre; nous avons mis trois jours pour arriver depuis Dijon. Nous étions sur des plates-formes et nous devons souvent descendre sur les bas-côtés pour éviter les bombardements des Italiens; c'était la descente aux enfers. Je vous raconterai un jour. Nous avons douze valises, nous n'en avons pas perdu une seule, et le plus extraordinaire, c'est que je n'ai pas filé mes bas! Puis nous sommes arrivés en Suisse, la paix, les géraniums sur les fenêtres, Genève comme sur une carte postale, le jet d'eau. Imaginez-vous les enfants, j'avais laissé ma famille en pleine guerre, et en Suisse, c'était la paix!

Arrivés chez ma belle-mère - c'est quoi une belle-mère se demanda-t-elle, il faudrait qu'elle le demande à sa mère une fois -, il y avait une grande fête, il fallait accueillir les jeunes mariés.

J'étais épuisée les enfants, et imaginez-vous que ma belle-mère, après m'avoir embrassée en me disant « Bienvenue Andrée », y ajouta: « S'il-vous-plaît rendez-moi un service. Allez réduire la panosse sous le potager », et bien c'est à ce moment là les enfants, que j'ai compris que jamais je n'aurais dû épouser votre père.

Etats de couleur

* bleu sombre de la mer un jour de tempête, besoin d'évasion lointaine, de départ, seule, solitude acceptée, riche, entière, soif d'infini.

* rouge flamboyant du crépuscule, l'angoisse de la mort, l'étouffement, la peur sans raison, le vide terrible en soi, le poids de la vie jusqu'à l'écrasement.

* le noir profond d'une nuit sans lune, noir chaud, enveloppant, protecteur, noir de liberté, abolition des limites, respiration enfin.

* vert dit d'espérance, vert d'hôpital, vert de couloirs, de couloirs sans fin, vert de la convention, vert de la circulaire, vert du trop jusqu'à l'étouffement.

* jaune citron piquant, or violent mais terne, jaune des lieux communs, jaune de l'indifférence.

* blanc du deuil, blanc d'os brûlés au soleil, blanc de la délivrance.

* gris, gris de la nuance, du soi accepté, gris de la mesure sans contraintes, de la différence sans affirmation.

Un matin de plus, morose comme le gris de son ciel, lourd, uniforme. Il fallait se lever pour donner corps au jour, à sa propre existence. Elle descendait l'escalier, un peu gauche, son corps encore rouillé d'une nuit lourde en béton gris, comme celui de ces banlieues sordides des grandes villes.

Elle hésitait toujours, se laver avant ou après le petit-déjeuner qui devait être la fête. Et, ne pouvant se déterminer, elle tirait son choix au sort avec une vieille pièce d'une lire italienne couverte de vert de gris. Ce jour-là ce fut la douche d'abord. La maison était vieille, pour avoir de l'eau chaude il fallait toujours la faire couler un bon moment et il sortait tout d'abord, du vieux robinet, des sortes de rots en cascade, puis un jus grisâtre, épais, visqueux, qui virait petit à petit au rouge brique, se solidifiant presque, pour arriver enfin à une eau bouillante et limpide.

Cette douche matinale lui faisait toujours penser à une image sainte qui avait hanté ses rêves enfant, le baptême de St Jean-Baptiste, petite image brûlée par la lumière, grise délavée, dans laquelle la chevelure de Jean se confondait avec l'onde. Elle appréhendait le moment où elle devait se laver les pieds; cela relevait de l'acrobatie, ou elle perdait la savonnette, ou elle ratait le pied, et quand, par hasard, le contact se faisait, la mousse qui émergeait de cette rencontre était d'un gris noirâtre, certifiant la fréquence des rendez-vous loupés. Ensuite, il fallut s'habiller, et chaque fois c'était le même casse-tête, le pull gris souris n'allait pas avec la jupe gris taupe, ou bien c'était le chemisier gris perle qui jurait avec le gilet gris ardoise, et les chaussures n'en parlons pas! Tous les gris possibles mais jamais celui qui convenait; ses armoires en étaient pleines, et elle n'avait plus d'adjectifs pour les qualifier: cela devenait, gris Rome 1, gris Rome 2, gris Londres 1, gris Barcelone 3, il faudrait qu'elle y pense un jour, demander à un peintre sa gamme de gris. Et comme chaque jour, son choix déterminait ce qui allait être écourté et elle avala donc, à toute vitesse un thé gris fait avec une eau tiède, et se précipita dans sa voiture.

Quand on est en retard, c'est fou comme tout s'acharne à vous le faire sentir; tout vous résiste ou vous fait la leçon. Ce jour-là les feux rouges comme on les appelle (elle préférait "semáforos " en espagnol, car elle détestait le rouge, le jaune et le vert qui lui faisaient la leçon) étaient naturellement là, rouges de colère, interrompant brutalement sa course folle contre le temps, et elle se dit que son père daltonien avait bien de la chance, un monde tout de gris était le seul viable pour l'imagination, source de survie.

Enfin, elle rentra dans la classe grise, grise comme son humeur, elle n'avait rien à leur dire à ces mêmes qui l'attendaient là, et tout à coup elle les regarda, éclata de rire et leur dit: »Aujourd'hui mes enfants, leçon de poésie, Rimbaud, *Voyelles* ».